

L'échec de Marx : pour rouvrir un débat

*Gilbert Faccarello**



Les véritables bonnes logiques ne servent qu'à ceux qui peuvent s'en passer, dit d'Alembert. La perspective ne permet pas aux aveugles de voir.

G. C. Lichtenberg, *Aphorismes*

I

La parution récente de l'ouvrage d'Henri Denis, *L'« économie » de Marx : histoire d'un échec*¹, ne constitue pas, comme le titre pourrait le laisser entendre, l'épiphénomène tardif d'une mode tapageuse sur le

*Université Panthéon-Assas, Paris. Courriel: gilbert.faccarello@u-paris2.fr. Site: <http://ggjjff.free.fr/>. Essai publié dans les *Cahiers d'économie politique*, n° 8, 1982, pp. 65-85.

1. PUF, Paris, 1980, 215 p.

déclin, mais bien plutôt l'une des premières publications sur le sujet², menée dans un esprit assez nouveau, dégagée de tout « fétichisme » envers les textes « sacrés ». Les divers propos dogmatiques, souvent de mise en la matière, sont écartés, et c'est la cohérence même du discours qui se trouve ainsi examinée. Attitude qui risque par ailleurs de nous mener fort loin dans les développements. Mais H. Denis limite en fait son étude à l'analyse d'un thème essentiel : les fondements de la théorie de la valeur et du capital, dans une optique strictement chronologique, sans références explicites à l'immense littérature qui existe sur le sujet. D'où l'avantage d'une analyse dépouillée et claire, permettant au lecteur de prendre directement la mesure du problème posé et des jugements formulés pour le résoudre. Au total, un propos bien stimulant qui donne l'occasion de rouvrir un débat même si, comme on le verra, l'absence de références aux traditions accumulées dans ce domaine ne met pas pour autant l'auteur à même de leur échapper totalement. Enfin, tout compte-rendu ne pouvant qu'être partiel, ou même partial, les critiques que nous serons amené à formuler ne doivent pas prêter à confusion : nous aurions manqué notre but si le lecteur n'était pas incité à se reporter directement à ce livre à bien des égards sagement démystificateur.

L'ouvrage comprend trois parties, dont on indiquera sommairement le contenu afin de mieux marquer la direction de l'étude. La première, consacrée à la naissance du projet de Marx, retrace l'évolution intellectuelle que les divers manuscrits et publications traduisent jusqu'en 1847-1849, et nous mène de l'acceptation des thèmes de Feuerbach et de l'idée du caractère mystificateur des « lois » économiques, à l'adhésion à l'optique proposée par Ricardo et à la théorie de la « valeur-travail ». H. Denis souligne bien le fait que l'hostilité première de Marx à l'égard de l'économie politique et son adhésion ultérieure à la démarche de cette discipline ne sont pas indépendantes de l'attitude qu'il prend tour à tour

2. D'autres études sur ce thème sont en cours de publication. À notre connaissance : C. Colliot-Thélène (1979), J. Cavaillès (1980), G. Faccarello (1979a et b) et Ph. Mongin (1977). On peut en outre renvoyer, dans la littérature, aux études essentielles de I. I. Roubine (1927, 1928), ainsi qu'à celles de L. Colletti (1969), H. Reichelt (1970) et J. d'Hondt (éd.) (1974).

vis-à-vis de Hegel, en fonction du projet politique qui est le sien. Si Marx a cru pouvoir « utiliser la théorie de la valeur de Ricardo », c'est « pour démontrer que la société bourgeoise doit faire place à un régime communautaire » (p. 34) fondé sur la disparition de l'échange marchand. Mais c'est précisément sur la démonstration de cette nécessité que bute l'auteur du *Capital* ; c'est cette difficulté qui l'induit à opérer un retour à Hegel et à développer, parallèlement, « une théorie hégélienne de la valeur et du capital ». H. Denis explique donc du même coup le retard (1847-1857) pris par Marx dans l'accomplissement de son projet (« la reprise de ses recherches économiques a dû [lui] poser [...] des problèmes de fond devant lesquels il a longtemps hésité » (p. 40)) et propose une grille de lecture pour les textes apparemment obscurs de la période suivante (1857-1859). « Une fois [...] que l'on a admis que deux sources opposées, Hegel et Ricardo, inspirent conjointement le texte de Marx, son ambiguïté peut être grandement réduite, grâce à la séparation que l'on peut opérer entre les développements qui se rattachent » à l'une ou à l'autre source (p. 81)³. Le thème, assurément, n'est pas nouveau. Mais la manière de le traiter et les conclusions avancées font preuve d'originalité.

La seconde partie de l'ouvrage tente ce déchiffrement sur les travaux préliminaires du *Capital*, et la troisième sur les textes publiés à partir de 1859. Sont alors dépeintes les hésitations de Marx qui, après avoir jeté les bases d'une théorie dialectique du capital dans les écrits préparatoires, opte finalement « pour ce qu'il y a de plus ricardien dans son travail [...], abandonnant décidément la dialectique. Mais ce choix va placer sur sa route des obstacles qu'il ne parviendra pas à surmonter » (p. 6). Marx aurait donc eu tort d'opérer un retour à l'économie politique et de quitter la voie hégélienne, esquissée par lui-même, seule véritablement

3. C'est ainsi que, dans cette optique, la célèbre *Introduction* de 1857 voit son importance théorique grandement réduite, à juste titre semble-t-il. « C'est en vain [...] que certains [...] ont cru trouver dans divers passages de l'*Introduction* l'énoncé d'une théorie nouvelle de la connaissance qui ferait date dans l'histoire de la pensée humaine. Si l'on parvient à lire ce texte en écartant tout préjugé favorable ou défavorable à l'égard du marxisme, on y trouvera surtout le témoignage d'une grande inquiétude de l'auteur en face de problèmes méthodologiques qu'il n'est sans doute jamais parvenu à résoudre » (p. 43).

praticable. « En dépit de cet échec, auquel le condamnait le rejet des analyses développées en 1858 sous l'influence directe de la *Logique* de Hegel, Marx a conquis une gloire immense. Mais cette gloire repose sur ce qu'il y a de plus fragile dans sa pensée, tandis que les thèses beaucoup plus justes et plus profondes qu'il a mises sous le boisseau seront probablement celles qui, dans un avenir plus ou moins éloigné, assureront, légitimement cette fois, sa célébrité » (ibid.).

II

Si le bref compte rendu qui précède ne peut donner qu'une idée approximative de l'analyse proposée, il n'en permet pas moins de poser un certain nombre de problèmes non négligeables à nos yeux. Nous n'en soulèverons ici que quelques-uns. D'autres sont discutés dans les contributions de Catherine Colliot-Thélène et de Philippe Mongin.

Il est commode de débiter l'analyse par la prise en compte des cinq propositions qui, selon nous, ordonnent tout l'ouvrage. Pour simplifier la discussion, nous admettrons les deux premières, et nous nous bornerons à commenter les autres, dont l'imprécision nous semble fort dommageable à la construction d'ensemble et lui confère un caractère beaucoup plus *suggestif* que pleinement démonstratif.

1. La première proposition affirme que l'objet théorique de Marx est d'établir rigoureusement la nécessité de l'abolition des rapports de production fondés sur l'échange marchand.
2. Seconde proposition : la première tentative de démonstration a été menée sur les bases de l'économie politique ricardienne.
3. Troisièmement, les difficultés rencontrées par Marx dans cette tentative l'ont amené à chercher ailleurs les fondements d'une nouvelle déduction : les manuscrits de 1857 et de 1858 prouvent qu'il les a trouvés chez Hegel. Le problème est donc ici de déterminer avec précision les difficultés en question, et surtout d'établir pourquoi Marx a cru être en mesure de les résoudre en se tournant vers la *Logique* de Hegel.

Pour ce qui est de la nature des problèmes rencontrés, H. Denis nous dit qu'ayant admis la théorie de la valeur-travail Marx « en tire l'idée d'une exploitation nécessaire du travail par le capital et d'une aggravation inéluctable de la condition des travailleurs ». C'est sur la base de sa théorie de la répartition et des crises liées à ce qu'il présentera plus tard comme la baisse tendancielle du taux de profit qu'il croit « pouvoir démontrer, *sur une base purement empirique*, que le système des échanges doit disparaître ». Mais « même si l'on admettait que la paupérisation des ouvriers est fatale, même si l'on acceptait d'en conclure que la classe ouvrière doit provoquer une révolution et s'emparer de l'État, il ne s'ensuivrait nullement qu'une économie sans échange doive naître de cette révolution » (p. 37). Il nous paraît ici que la difficulté rencontrée par Marx est bien rapidement caractérisée : elle doit être précisée et, selon nous, n'a rien d'empirique. Elle est celle, sur laquelle nous reviendrons, que l'on peut déceler dans l'interprétation habituelle du *Capital* et qui s'exprime, entre autres, par des ruptures continues du raisonnement, en particulier dans les liens qui existent entre la monnaie et la valeur, d'une part, et la monnaie et le capital, d'autre part.

Le passage de Ricardo à Hegel n'apparaît pas plus clairement. H. Denis ne l'explique pas mais se borne à le constater. « Plus ou moins clairement, écrit-il, [Marx] va bientôt prendre conscience de cette impossibilité. C'est ce qui suscitera le développement ultérieur de sa réflexion » (p. 38). Or ce point est essentiel, ne serait-ce que parce que, pour l'auteur, une théorie de la valeur et du capital « conforme à la ligne générale de la réflexion hégélienne », dont la teneur sera examinée lors de la prise en compte de la dernière proposition, ne mène pas « à des conclusions révolutionnaires, puisqu'on ne démontre nullement qu'il soit nécessaire et possible de faire disparaître l'échange » (p. 65). On voit mal comment, dans ce cas, Marx a pu penser utiliser cette voie, et de façon plus constante et systématique qu'Henri Denis ne le suppose.

4. Quatrième proposition : après avoir emprunté quelque temps le sentier hégélien en 1857-1858, Marx l'abandonne pour opérer un retour à Ricardo. On peut supposer que le motif de cette attitude réside dans l'incapacité où il se trouvait de nouveau d'atteindre son but : ce qui nous ramène aux considérations précédentes. En outre, on ne voit pas pourquoi il s'est agi ici d'un retour pur et simple (même à l'aide d'un corpus théorique développé par rapport à celui de 1847), dans une direction déjà reconnue comme mauvaise. L'explication ne saurait résider dans une insuffisante compréhension, par Marx, de sa propre démarche, qui paraît douteuse. Il faut bien avouer qu'Henri Denis ne nous dit rien de bien précis à ce sujet, sans doute sous l'influence d'une conception par trop linéaire de l'évolution intellectuelle de l'auteur qu'il étudie. Si l'on remarque qu'à partir de 1857-1858 une direction de pensée n'a jamais totalement supplanté l'autre, y compris dans la quatrième édition allemande du *Capital*, alors le problème change de nature et nous sommes encore une fois ramenés à la question posée précédemment : en quoi la voie hégélienne pouvait-elle venir résoudre une difficulté liée à la voie ricardienne et, si ces optiques sont réellement contradictoires, pour quelle raison Marx a-t-il tenté malgré tout de les maintenir parallèlement ? Peut-être l'examen de la nature de cette « voie hégélienne » nous apportera-t-il un élément de réponse.
5. Cinquième proposition : Marx n'aurait pas dû revenir à sa première conception, car la « théorie hégélienne de la valeur et du capital », présentée comme une « pure application de la *Logique* de Hegel », permet, seule, « de dégager les fondements authentiques d'une science véritable de l'économie marchande » (p. 201). Ce jugement important, autour duquel tout est finalement ordonné, pose à son tour, de toute évidence, les questions de la nature de cette théorie et du caractère de cette application. En outre, il n'est plus formulé en référence au projet déclaré essentiel de Marx (proposition 1), mais par rapport à un critère de scientificité in-

dépendant de ce but : il est donc nécessaire d'établir en quoi la « voie ricardienne », bien que n'ayant pu remplir son objet premier, ne constitue pas par ailleurs une théorie cohérente du mode de production capitaliste.

L'étude d'Henri Denis ne nous présente pas de véritable reconstruction de la voie hégélienne suivie par Marx, bien que les rapprochements qu'il effectue entre certains passages des différents textes soient souvent neufs et intéressants. L'optique strictement chronologique adoptée par l'auteur est peut-être responsable de cette lacune, en ce qu'elle semble s'opposer à toute interprétation d'ensemble. D'où l'impression d'une critique pointilliste qui, pour suggestive qu'elle soit, reste en deçà du but qu'elle se fixe : cette méthode ne permet finalement que d'opérer sur des analogies de langage. Et même si des figures dominantes émergent, comme la « valeur en mouvement », processus d'une essence qui s'extériorise dans la monnaie et s'identifie au capital, les cycles de ce dernier s'apparentant aux formes du syllogisme, ces correspondances évocatrices avec la logique de l'essence et celle du concept demeurent fugitives et demandent à être précisées et développées. Faute de quoi, l'existence chez Marx d'une « théorie hégélienne de la valeur et du capital » semble simplement postulée, et les passages cités relever d'une « application »⁴ bien superficielle et très mécanique de la *Logique* de Hegel, contre laquelle Marx s'est toujours élevé (contre Proudhon et Lassalle).

Dès lors, les raisons qui poussent l'auteur à présenter la « voie hégélienne » comme seule susceptible de fournir les fondements d'une « science authentique » (sic) n'apparaissent pas clairement, et la proposition est ramenée au rang d'une simple affirmation, ou d'une pétition de principes : la portée des analyses qu'elle finalise ne peut que s'en ressentir de manière significative. C'est ainsi, pour en venir au dernier problème soulevé plus haut, que les développements présentés à l'appui de l'idée

4. Sur le caractère applicable ou non de la *Logique* de Hegel, c'est-à-dire sur la nature de ses déductions, Feuerbach a déjà avancé beaucoup de propositions importantes qu'il convient de ne pas oublier, et qui mériteraient tout au moins d'être sérieusement discutées. Cf. Feuerbach (1839-1843).

d'un échec scientifique de la « voie ricardienne » tombent d'eux-mêmes. Si l'on veut bien se pencher sur les arguments avancés à ce propos, en effet, ceux-ci sont toujours induits par ce qui est *affirmé* constituer le critère de vérité (la « voie hégélienne »), et jamais établis positivement. « Si l'on accepte la théorie de l'essence de Hegel, on se gardera [...] bien de chercher à donner à cette essence que constitue la valeur d'échange un contenu positif quelconque, puisqu'elle est en elle-même pure négation et ne possède d'existence qu'en donnant naissance au phénomène » (p. 91). « La conception du capital comme sujet vivant est incompatible avec la théorie de la valeur-travail » (p. 89)⁵. En l'absence de toute spécification précise de cette conception et de son caractère scientifique, l'analyse fait donc défaut.

Ne pourrait-on pas, malgré tout, déceler dans le texte une interprétation possible de cette « valeur en mouvement » ? Deux significations s'offrent à nous, si l'on exclut le point de vue théologique de Hegel.

Une première interprétation s'appuierait sur les propos tenus par l'auteur sur le circuit économique (p. 157) et sur le fait que le capitaliste anticipe la valeur de ses ventes et met en œuvre une production de valeurs d'usage dont le caractère propre lui importe peu. La valeur est alors le sujet d'un processus circulatoire médiatisé par l'échange et le capital. Mais, outre le fait que cette optique nous paraît impliquer une conception de la monnaie que l'auteur repousse (cf. pp. 64-67), elle fait basculer l'analyse dans l'héritage commun de la pensée économique, et l'on ne voit vraiment pas pour quelle raison on la qualifierait d'hégélienne.

Une seconde interprétation soulignerait le fait que l'auteur n'a pas à prouver la légitimité de sa démarche, ou à établir les principaux traits d'une science « authentique ». Faire cela serait précisément tomber dans les erreurs de l'*entendement* humain qui divise, réifie, immobilise les objets et les phénomènes pour en démonter la mécanique à des fins pratiques. Mais là ne serait pas la véritable connaissance. Par opposition

5. Cf. *ibid.*, les développements pp. 89-93. Cf. aussi p. 152 : « La Logique hégélienne exclut que l'on donne à la valeur d'échange un contenu substantiel. »

à cette méthode, propre aux sciences exactes et naturelles, les sciences sociales devraient utiliser l'analyse « en compréhension » fondée sur la *raison* qui, elle, parce que dialectique, saisit le mouvement des choses et en comprend la nature intime sans les réifier, en les laissant dans leur vérité, leur « vie ». Nous retrouvons là tous les thèmes idéalistes de ce que l'on a appelé la réaction « irrationnaliste » contre la science, dont Hegel fut effectivement l'un des premiers promoteurs, et qui furent développés par de nombreux auteurs au début de ce siècle (Bergson, le « premier » Lukàcs, les tenants du « matérialisme dialectique », etc.) pour être repris, sous une forme encore plus obscurantiste, par l'« École de Francfort »⁶.

Il nous semble que l'ouvrage d'Henri Denis revendique cet héritage. L'auteur loue Marx d'avoir repris les idées de Hegel sur le « processus », la « vie » et le mouvement, mais regrette effectivement que celui-ci ait abandonné le point de vue de la raison pour celui de l'entendement. « Après avoir affirmé avec tant de force que le capital n'est pas une *chose*, mais un *processus*, il continuera à traiter la valeur (dont le capital, dit-il, n'est pourtant que la forme achevée) comme une chose et non comme un processus. Par le choix de cette contradiction, si l'on peut dire, Marx a scellé le destin de sa théorie. Non seulement sa recherche ne pourra plus progresser, mais encore on peut prévoir qu'elle sera susceptible de régresser, dans la mesure où "le point de vue de l'entendement", comme aurait pu dire Hegel, c'est-à-dire la préférence pour les explications causales, qui transforment les êtres vivants en choses mortes, l'emportera sur le point de vue "rationnel" » (p. 118). Les réflexions auxquelles nous invite l'aventure intellectuelle de Marx, poursuit l'auteur, ont donc « une portée qui dépasse le domaine particulier de l'épistémologie économique, parce qu'elles montrent le lien unissant des questions qui se posent dans ce domaine avec le problème général de la nature de toute réalité » (p. 205). Mais le débat revêt alors une dimension insoupçonnée, et exigerait que l'on rouvre de bien vieux dossiers.

6. Cette présentation est, à n'en pas douter, très schématique. Sur ce sujet, cf. L. Colletti (1969).

III

Si l'on veut poursuivre utilement (du moins nous l'espérons) le débat, il convient de ne pas s'en tenir à ces quelques remarques, et de poursuivre l'analyse, même au risque de s'entendre répliquer, comme d'autres il y a bien longtemps, que « tout ce qui résulte de tant de critiques [...] est ceci, que l'auteur [...] n'a point fait son ouvrage suivant le plan et les vues de ses critiques ; et que si ses critiques avaient fait un ouvrage sur le même sujet, ils y auraient mis un très grand nombre de choses qu'ils savent »⁷. Encore une fois, il ne s'agit pas ici de jouer les censeurs, ce qui irait à l'encontre du but que nous nous proposons⁸, mais de tenter de souligner certaines questions importantes : ce qu'un livre ordinaire ou médiocre ne nous aurait certes pas permis de faire.

Il nous semble que l'analyse des textes de Marx en termes d'une opposition binaire entre les influences conflictuelles de Ricardo et de Hegel, bien qu'attrayante et apparemment bien étayée, est beaucoup trop simple et imprécise pour être véritablement opératoire. Les difficultés marquées dans les développements précédents l'attestent. Même en élargissant la signification des termes, en supposant notamment que « Ricardo » désigne, par brièveté, la problématique classique des prix naturels jointe à la détermination de ces prix par le « travail incorporé », l'opposition ainsi soulignée n'est pas tenable, surtout si elle se résume, comme il semble que ce soit le cas pour H. Denis, par le couple idéologie/science. Nous pensons au contraire qu'il existe chez Marx plusieurs influences provenant de l'économie politique classique, comme plusieurs influences issues des œuvres de Hegel ; qu'il est possible de distinguer dans ses écrits trois types de raisonnement qui se chevauchent et s'entremêlent sans cesse, chacun d'entre eux combinant, à des degrés divers il est vrai, mais de manière cohérente, un thème « économique » *et* un thème « hégélien » ;

7. Montesquieu, *Défense de l'Esprit des lois*.

8. « Vous ne pouvez plus être occupé à bien dire, quand vous êtes sans cesse effrayé de dire mal [...]. On vient nous mettre un béguin sur la tête, pour nous dire à chaque mot : prenez garde de tomber [...]. Va-t-on prendre de l'essor, ils vous arrêtent par la manche », Montesquieu, *ibid.*

qu'il est enfin loisible d'émettre une hypothèse plausible sur le maintien *permanent* de ces trois directions de pensée.

Commençons par établir brièvement cette hypothèse puisqu'elle conditionne les développements ultérieurs. Elle concerne le projet scientifique (et non seulement politique) de Marx, et peut être énoncée en trois points complémentaires.

1. Dans le domaine de l'économie politique, les grands textes qui s'offrent à Marx sont ceux des auteurs classiques. Marx entend se placer dans le même sillage qu'eux, tout en critiquant ses insuffisances. Il prétend donc faire œuvre *positive* en même temps que *négative* : c'est le développement scientifique de son système qui doit démontrer le caractère fragmentaire des autres tout en formant, par les lois qu'il permet de dégager, une attaque directe dirigée contre le type de société étudiée (exploitation, crises, etc.).
2. Pour mener à bien ce projet, Marx retire de sa première critique à Hegel (qui est en très grande partie reprise de celle de Feuerbach) l'exigence d'un raisonnement en termes d'*abstractions historiquement déterminées* (et non *indéterminées* comme dans la dialectique conceptuelle de la *Logique*). En d'autres termes, toutes les notions théoriques se rapportant au mode de production capitaliste devront revêtir un caractère historique nécessaire, c'est-à-dire traduire chaque fois, sous une forme plus ou moins développée, une « différence spécifique » fondamentale qui aura été dégagée, au début de l'analyse, comme la marque propre et le fondement théorique de la forme de société étudiée, qui la différencie de *toutes* les autres.
3. Enfin, dans ce but, l'enchaînement théorique doit se faire sous la forme rigoureuse de l'apparition nécessaire, d'une déduction gigogne et auto-entretenu des différents concepts à partir de cette « différence spécifique ». Marx reprend ici une exigence fondamentale de Hegel (« on n'introduit pas les concepts à coups de pistolet »), ce qui ne préjuge par ailleurs en rien de la manière

dont il est susceptible de la mettre en œuvre. Après tout, le développement ultérieur des fondements logiques de l'arithmétique (à partir de Frege) a bien montré qu'une exigence semblable pouvait bien être réalisée autrement⁹.

Ces trois exigences complémentaires sont tout à fait fondamentales. La première permet de dégager (du moins selon Marx), à l'aide de la « valeur travail », l'opposition qui existe entre le travail et le capital : celle-ci provoque l'instabilité chronique et explosive du mode de production capitaliste et fait accepter l'idée de sa fin nécessaire. La seconde établit la nécessaire apparition de la monnaie, et précise sa nature et son rôle, dans tout mode de production fondé sur la propriété privée des moyens de production, au sens moderne du terme. La troisième fait le lien entre les deux premières : par la déduction du capital et du travail salarié à partir de la monnaie, elle est censée démontrer que toute économie d'échange, donc toute économie monétaire, est une économie capitaliste. Ici gît le lien qu'Henri Denis nous semble avoir négligé : car si toute économie monétaire est inévitablement une économie capitaliste, la suppression de ce mode de production et son remplacement par une autre forme de société ne peuvent que passer par l'abolition de l'échange marchand. En cela, ces trois exigences sont réellement complémentaires et essentielles. Si nos propos sont exacts, le projet de Marx est donc bien cohérent. Pour reprendre les termes de H. Denis, et si l'on identifie provisoirement (mais de manière inexacte) « Ricardo » à la première exigence et « Hegel » à la troisième (« Marx » se trouvant à l'origine de la seconde ?), apparaît alors clairement en quoi Ricardo appelle Hegel et Hegel Ricardo, ainsi que la raison pour laquelle Marx a sans cesse tenté de les maintenir côte à côte.

Mais il demeure, cependant, que chacune de ces trois exigences induit un mode de développement théorique incompatible avec ceux issus des deux autres, et qu'en cela, notamment, réside l'échec de Marx. C'est

9. Dans un autre domaine il est vrai, mais sur lequel Hegel avait aussi écrit, à sa manière.

ce que nous devons préciser à présent, en considérant dans ce sens les concepts fondamentaux de valeur, de monnaie et de capital.

IV

La première approche, tributaire de la problématique classique des prix naturels, est bien connue : elle est celle qui détermine la valeur d'une marchandise par la quantité globale de travail « socialement nécessaire » qui y est incorporé. Aussi ne nous y attarderons-nous pas, sinon pour en préciser deux types centraux de difficultés.

Le premier concerne le concept de valeur proprement dit. L'identification opérée par Marx entre la valeur d'une marchandise et une « substance » que cette dernière posséderait en quantité déterminée est « déduite » par lui de l'examen d'un rapport d'échange quelconque entre deux objets en apparence fort dissemblables, de la « constatation » que cette mise en équation suppose une égalité et que celle-ci suppose à son tour la présence de cette substance commune en quantité identique dans chaque marchandise. Cette substance commune est ensuite identifiée au travail fourni dans le processus de production, et ce travail est enfin qualifié de « général », ou « abstraitement humain ». Nous ne pouvons revenir en détail sur les procédés utilisés par Marx dans cette déduction et cette définition¹⁰. Il suffit de souligner que la première n'est pas conclusive et pourrait tout aussi bien fonder l'opinion contraire qui voit l'origine de la valeur dans l'utilité, comme l'ont noté Wicksteed et Böhm-Bawerk. Quant à la seconde, elle n'est pas clairement exprimée dans les œuvres de Marx, où l'on compte bien quatre définitions possibles et contradictoires du « travail abstrait ». Ce que nous voudrions souligner ici, pour le sujet qui nous occupe, c'est que ce mode de raisonnement ne provient pas en droite ligne de Ricardo mais se trouve médiatisé par Hegel lui-même. On sait que Ricardo n'a jamais véritablement soutenu une théorie de la valeur-travail de type marxien, mais que Marx s'est complu à voir dans

10. Cf. par exemple notre article, 1979b.

Ricardo un « prédécesseur ». Il n'est donc pas indifférent de souligner que la manière même de poser le problème de la valeur-substance provient des *Principes de la philosophie du droit*. Après avoir identifié le contrat réel et le contrat d'échange, Hegel déclare (§ 77) : « Puisque, dans le contrat réel, chacun conserve la même propriété dans ce qu'il acquiert et dans ce qu'il cède, ce qui reste identique, c'est-à-dire la propriété en soi, objet du contrat, se distingue des choses extérieures qui changent de propriétaire au cours de l'échange. Ce qui reste identique, c'est la valeur qui rend tous les objets d'échange égaux, quelles que soient les différences qualitatives extérieures des choses ; c'est donc la valeur qui constitue ce qu'il y a d'universel en elles » (1821, p. 127). Il peut paraître curieux que Marx ait fait sien ce type d'approche qui relève entièrement de la dialectique par abstractions indéterminées qu'il avait jadis dénoncée. Quoi qu'il en soit, le fait demeure. Il n'est pas non plus indifférent de remarquer que Hegel, loin de se tourner vers le travail, relie plutôt la valeur au besoin (§ 63), dans un raisonnement analogue où jouent les termes de singularité, de particularité et d'universalité. « Dans son usage, la chose est une chose singulière, qualitativement et quantitativement déterminée et en rapport avec un besoin spécifique. Mais, en tant qu'elle est déterminée quantitativement, cette utilité spécifique est comparable à d'autres choses de même utilité. De même, le besoin spécifique qu'elle sert est besoin en général et, en tant que tel, comparable à d'autres besoins, et, par suite, la chose est aussi comparable à d'autres, qu'on utilise pour la satisfaction d'autres besoins. Cette universalité, dont la détermination simple découle de la particularité de la chose de telle sorte que l'on fait abstraction de sa qualité spécifique, est ce qui constitue la valeur de la chose » (1821, p. 116). Wicksteed et Böhm-Bawerk ne se sont pas mieux exprimés¹¹. En conclusion, on voit comment Marx, dans cette première

11. On peut enfin noter un thème qui apparaît dans l'addendum au § 63, et qui induira Marx à élaborer son analyse des « formes de la valeur » (infra, VI) . « Si l'on considère le concept de valeur, affirme Hegel, on s'aperçoit que la chose elle-même n'est qu'un signe, qu'elle ne vaut pas pour elle-même, mais uniquement par la valeur qu'elle représente [...]. La valeur d'une chose peut être, en fonction du besoin, de nature très diverse ; mais si l'on ne veut pas exprimer le caractère spécifique, mais seulement le caractère abstrait de la valeur, c'est l'argent qui remplira ce rôle » (p.

approche, transforme l'économie politique par la philosophie spéculative pour en arriver à sa conception de la valeur-substance : la quantité de travail « en général », « abstrait »¹². Mais il transforme également la philosophie par l'économie : là où Hegel définit la substance comme la totalité des accidents, sur le mode de l'essence et du phénomène, Marx identifie une quantité d'une entité mesurable.

Le second problème lié à cette première démarche consiste dans les ruptures continues du raisonnement entre la valeur et la monnaie, notamment, et celle-ci et le capital, ruptures sur lesquelles I. I. Roubine avait déjà insisté. Pour simplifier, la monnaie-marchandise, dont la valeur est déterminée sur le mode général par la « loi de la valeur », ne saurait apparaître que comme numéraire particulier d'un système de prix relatifs en termes réels. Elle ne possède donc de fait aucune spécificité. Quant au passage au capital, il est mené en termes réels et exclut également toute intervention spécifique de la monnaie : échange de biens de consommation ouvrière contre de la « force de travail », et production d'un surproduit qui, valorisé, donne la plus-value.

V

La seconde approche théorique mise en œuvre par Marx peut être décelée dans de nombreux passages qui vont des *Grundrisse* à la quatrième édition allemande du *Capital*, en passant par la *Contribution*. Il s'agit ici de définir en quoi consiste la « différence spécifique » que présente le mode de production capitaliste par rapport aux autres formes de société, et d'en tirer les conséquences. Les autres formes en question sont toujours citées au nombre de quatre : « Robinson dans son île », « le sombre Moyen Âge européen », la famille patriarcale rurale et «

117, n. 47) .

12. Pour Hegel, la valeur est l'élément d'universalité. Mais cette universalité est la « totalité des particularités », soit la « totalité des accidents », ou encore la « substance » (cf. p. 114, n. 37, addendum au § 61 ; et p. 120, § 67 : paragraphe qui a pu par ailleurs inspirer Marx pour son concept de force de travail).

une réunion d'hommes libres et égaux ». Le raisonnement de Marx est alors le suivant : dans ces modes de production autres que capitalistes, seuls importent les « travaux concrets », les produits de ces travaux ne se transforment pas en marchandises et les rapports sociaux sont « transparents ». Dans la société capitaliste, au contraire, les travaux concrets ne valent pas par eux-mêmes, les produits sont des marchandises s'échangeant sur un marché, et les rapports sociaux réels sont masqués par les rapports apparemment égalitaires de l'échange.

Cette caractérisation demeure encore insuffisante. Il faut expliquer les raisons d'une telle différence et en quoi ses divers aspects sont liés entre eux. La réponse de Marx est formulée en deux temps :

1. dans les organisations sociales non capitalistes, il existe une adéquation immédiate entre les différents types de travail concret, les valeurs d'usage produites et les besoins des membres de ces sociétés : en d'autres termes, il n'y a pas là de dissociation entre le « privé » et le « social », et ces qualificatifs n'y revêtent aucun sens ;
2. la raison de cet état de fait réside en ce que, d'une manière ou d'une autre, une communauté existe, qui est antérieure à la production et règle celle-ci. Toutes ces sociétés sont, en quelque sorte, « planifiées ». La communauté, quelle qu'elle soit, prime l'individu et, par des voies chaque fois différentes suivant le type de société, lui assigne sa place dans le processus productif.

Se trouve ainsi précisée, par contrecoup, la différence spécifique que présente le mode de production capitaliste : elle consiste en l'absence de toute communauté antérieure à la production. Les producteurs sont isolés, leurs travaux sont privés, et leurs activités ne sont pas coordonnées. Comment une société peut-elle alors, non pas se constituer, mais subsister sur ces bases ? Comment le lien social se manifeste-t-il puisqu'il n'est plus imposé *a priori* ? Ce lien s'impose *a posteriori*, par le biais du marché : c'est en effet par la transformation des produits du travail en marchandises et par la vente de celles-ci que les producteurs isolés se

révèlent former un tout cohérent, une société, et que leur travail privé revêt un caractère social. Les producteurs font chaque fois la preuve de leur insertion sociale par le biais de l'échange. Le marché est donc le lieu et le facteur d'intégration sociale, de manifestation incessante de la « socialisation » des individus isolés, même lorsque ceux-ci ne sont pas directement en contact avec lui : il suffit qu'ils produisent en vue de vendre sur ce marché.

L'analyse de Marx est menée en termes d'un jeu à trois composantes : le « système des besoins sociaux », la « division sociale du travail » et l'ensemble des travaux concrets réellement dépensés. Le système des besoins sociaux est l'ensemble des valeurs d'usage requises lors d'une période donnée par les besoins des membres de la société, consommateurs et producteurs. Pour simplifier, il peut être désigné par le vecteur \mathbf{Y}^* des valeurs d'usage demandées, et est fondé sur la répartition des revenus en vigueur. Le système de la division sociale du travail exprime, quant à lui, l'organisation concrète du travail qui, étant donné la technologie, permet de produire \mathbf{Y}^* . Soit \mathbf{L}^* ce vecteur des travaux concrets se rapportant à \mathbf{Y}^* . Face à cette division sociale du travail, on trouve enfin l'ensemble effectif des travaux concrets, \mathbf{L} , fournis pendant la période considérée et produisant un vecteur donné \mathbf{Y} de valeurs d'usage. On voit donc que, dans une société ou la communauté règle la production, les trois composantes \mathbf{Y}^* , \mathbf{L}^* et \mathbf{L} (la quatrième, \mathbf{Y} , est redondante) se réduisent à deux : \mathbf{L}^* (= \mathbf{L}) et \mathbf{Y}^* (= \mathbf{Y}). En production marchande, par contre, on aura en général $\mathbf{L}^* \neq \mathbf{L}$ et $\mathbf{Y}^* \neq \mathbf{Y}$.

Sur ces bases, nous pouvons déterminer la signification que revêt, dans cette problématique, le terme de travail « abstrait », substance de la valeur. Marx appelle « général », « abstrait », le travail concret socialement validé par l'échange de son produit sur le marché. Le travail abstrait n'est donc rien d'autre qu'un travail concret, privé, qui a fait la preuve de son insertion dans la division sociale du travail L^* . Il s'ensuit qu'ainsi défini il ne constitue qu'un résultat de l'échange, considéré sous l'aspect de l'intégration sociale des producteurs isolés. Caractère social défini en même temps que la valeur (i.e. le rapport d'échange monétaire), il ne

saurait donc consister en une quelconque « substance » qui préexisterait à l'échange et le fonderait. N'ayant pas d'existence propre, il ne peut jouer le rôle de déterminant, ou de mesure. Par voie de conséquence, la valeur d'une marchandise ne peut être définie que comme la quantité de monnaie contre laquelle une marchandise s'échange. C'est donc cette quantité de monnaie qui détermine et mesure la valeur, et non l'inverse. Sa fonction est donc claire. La monnaie opère comme agent de validation sociale des travaux exécutés sans coordination d'ensemble : elle règle la production *post factum*, sur le marché. En agissant ainsi, elle remplit, selon Marx, la fonction de la communauté qui fait défaut *a priori*. Elle est cette communauté, sous la forme d'un objet tangible extérieur aux individus, et c'est par rapport à elle, donc en tant que relations monétaires, que les individus isolés se définissent comme membres d'un tout social.

Cette seconde approche, très brièvement résumée, s'oppose de toute évidence à la première en ce que la séquence valeur-monnaie est inversée, avec toutes les conséquences importantes que l'on peut en tirer. Si, dans la première problématique, la « monnaie » se perd dans la valeur, dans la seconde, la « valeur » se perd dans la monnaie¹³. Mais un point les rapproche pourtant car, bien qu'en apparence purement économique, cette seconde optique est tout aussi tributaire de Hegel que la première, avec cette précision que ce qui était cohérent chez Hegel (problématique en termes de besoins) ne l'est plus chez Marx (contradiction des deux démarches).

Elle puise également sa source dans la *Philosophie du droit* et résulte d'une réélaboration hégélienne de thèmes smithiens liés à la division du

13. H. Denis a bien remarqué cette opposition essentielle (1980, pp. 64-67), mais n'en tire pas les mêmes conclusions que nous. Il est vrai que l'approche causale valeur-monnaie qu'il a en vue s'apparente à ce que nous désignons par « troisième approche ». Mais nous pensons que H. Denis a tort de qualifier d'anti-hégélien le lien monnaie-valeur de la seconde problématique, comme de voir dans l'opposition faite par Marx entre le mode de production capitaliste et les autres sociétés l'expression unique d'un certain « naturalisme » de Marx (p. 66). Ce naturalisme existe peut-être, mais la fonction de la comparaison, comme nous l'avons vu, est autre.

travail. Il s'agit des pages consacrées à la « société civile » dont le premier moment comporte « la médiation du besoin et la satisfaction de l'individu par son travail, ainsi que par le travail et la satisfaction des besoins des autres : le système des besoins » (§ 188, p. 219). L'analyse part des besoins subjectifs des hommes. Leur objectivité est formée par leur satisfaction, de deux manières différentes : soit « par le moyen des objets extérieurs qui sont également la propriété et le produit d'autres besoins et d'autres volontés », soit « par l'activité et le travail, qui forment la médiation entre les deux côtés » (§ 189, p. 220). Sous cet aspect, l'homme se différencie de l'animal « par la multiplication des besoins et des moyens » de les satisfaire et par la division du travail qui résulte de la division du « besoin concret en des parties et des côtés isolés, qui forment différents besoins particularisés et, par conséquent, plus abstraits » (§ 190, p. 221). Les besoins *abstrait*s sont donc opposés aux besoins *concrets* en tant qu'ils sont divisés, morcelés, et que l'activité de travail qui est mise en œuvre pour les satisfaire est également divisée et morcelée et, par là même, abstraite. Le caractère abstrait des besoins et du travail résulte par conséquent chez Hegel du développement de la division du travail et de la satisfaction de plus en plus indirecte des besoins. Chaque producteur ne travaille pas pour satisfaire ses besoins propres, mais pour ceux de tous les autres producteurs, ce qui est le seul moyen de satisfaire, indirectement, les siens.

Mais l'isolement réciproque dans lequel se trouvent les besoins particuliers et les travaux spécifiques mis en œuvre pour les satisfaire, leur caractère « abstrait », n'est pas définitif. Le fait même que chacun dépend de tous dans l'interdépendance générale des activités implique un élément de réciprocité. Cet élément est tout d'abord potentiel (abstrait), mais il se concrétise lorsque, par le biais de l'échange réel, les produits des travaux particuliers retrouvent les besoins spécifiques pour la satisfaction desquels ils ont été créés. C'est ainsi que, dans l'échange des marchandises, les activités initiales de travail et les besoins revêtent un « caractère social », et qu'est restitué aux éléments « abstraits » l'aspect « concret » qu'ils avaient perdu. « Les besoins et les moyens deviennent, en tant

qu'existence réelle, un être pour autrui : par les besoins et le travail des autres, la satisfaction est soumise à la condition de la réciprocité. L'abstraction qui devient une qualité des besoins et des moyens [...] devient également une détermination du rapport réciproque qu'entretiennent les individus les uns avec les autres. Cette universalité, qui prend la forme d'une reconnaissance par autrui, est le moment qui transforme ces besoins et ces moyens, pris dans leur individualité et dans leur abstraction, en besoins, moyens, modalités de la satisfaction qui deviennent concrets, parce qu'ils ont un caractère social » (§ 192, p. 222)¹⁴.

Ces analyses une fois rappelées, il n'est pas difficile de voir ce que Marx doit à Hegel et de déterminer les modifications apportées par lui à ses emprunts :

1. La problématique liée au travail « abstrait », tout d'abord, se retrouve chez Marx. L'idée de base demeure en effet : celle d'une mise en correspondance de la division du travail avec le « système des besoins » auquel n'est ajouté que le qualificatif de « social ».
2. Cette problématique induit, comme chez Hegel, un type bien particulier de sanction sociale : pour être socialement reconnu, un travail donné doit produire un objet utile à d'autres, et ce n'est que dans et par l'échange qu'il se révèle comme tel.
3. Marx inverse cependant la séquence qui, chez Hegel, va des besoins et du travail abstraits à leur caractère concret retrouvé. C'est le travail parcellaire, divisé, et en tant que tel privé, qui est déclaré concret. Son « abstraction » consiste précisément en la validation sociale, par le biais de l'échange, de ses produits qui revêtent pour l'occasion la forme marchande et sont « réputés valeurs ».
4. La problématique est aussi historisée. La question n'est plus liée,

14. Cf. *ibid.*, addendum au § 192, n. 45, p. 222 : « C'est parce que je dois conformer mon comportement à celui des autres que la forme de l'universalité s'introduit. Comme j'obtiens des autres les moyens de satisfaire mes besoins, je me vois obligé d'accepter leur opinion. Inversement, je suis nécessairement amené à procurer aux autres les moyens de leur satisfaction. Une chose appelle l'autre et toutes deux sont liées. C'est ainsi que tout élément particulier devient un élément social. »

chez Marx, au développement de la division du travail social, mais d'une division bien précise : celle qui se produit dans le mode de production marchand.

5. En ce sens, le renversement des qualificatifs « concret » et « abstrait » correspond à la récupération de la définition de l'abstraction par Feuerbach. Si l'on se souvient que, pour cet auteur, « l'essence de l'homme n'est contenue que dans la communauté, dans *l'unité de l'homme avec l'homme* » (1839-1843, p. 262) (Marx : la nature humaine est « l'ensemble des rapports sociaux »), et qu'abstraire « c'est poser l'essence de [...] l'homme hors de l'homme », nous possédons les éléments pour comprendre ce renversement. Dans le mode de production fondé sur l'échange généralisé, où aucune régulation n'existe *a priori*, la monnaie est la communauté indirecte qui s'impose aux hommes, et qui leur fait face comme un objet séparé et tangible.

VI

La troisième approche, enfin, résulte de la dernière exigence formulée par Marx : la déduction rigoureuse et auto-entretenu des concepts. Ici encore, nous ne pouvons qu'être très schématique et nous nous permettons de renvoyer le lecteur aux écrits signalés. Précisons de nouveau que, à l'exception de la déduction dialectique du capital et du travail salarié, dont le caractère idéaliste a dû paraître trop évident (*Grundrisse* et version primitive de la *Contribution*), cette ligne de pensée se retrouve dans toutes les œuvres de Marx dites de la « maturité ».

Aux yeux de Marx, la précédente déduction devait comporter deux inconvénients qui ne pouvaient que posséder des incidences sensibles sur la réalisation de son projet. D'une part, tous les concepts sont donnés d'emblée une fois repérée la différence spécifique présentée par la forme de société étudiée : il n'est donc pas question de les déduire sur le mode du déploiement nécessaire de l'exposé théorique. D'autre part, le point de départ de l'exposition souhaitée ne saurait coïncider, comme il aurait

dû le faire, avec cette différence spécifique dégagée : pour la raison précédente, notamment, mais aussi, et plus fondamentalement, parce que la conception de la société à laquelle semble conduire la seconde problématique est celle d'un ensemble harmonieux de producteurs indépendants collaborant au bien-être général. Le concept de capital et celui de travail salarié ne sauraient être rigoureusement tirés de telles prémisses.

De la déduction précédente, Marx ne retient donc que la transformation nécessaire des produits du travail en marchandises, en gommant son aspect monétaire. Il déclare ensuite que la marchandise est objet double (valeur, ou valeur d'échange, et valeur d'usage), pour ensuite insister sur le fait que ces deux aspects sont *contradictaires*¹⁵. C'est à partir de cette contradiction de base que la monnaie, une nouvelle fois déduite, mène inéluctablement au capital et au travail salarié. Comment caractériser le mode de déduction mis en œuvre par Marx ?

Nous sommes d'emblée en mesure d'établir en quoi le point de départ contredit les deux premières approches utilisées. La non adéquation avec la seconde est évidente : on ne saurait sans illogisme, notamment, rétablir l'antériorité de la valeur et déduire de nouveau la monnaie si le raisonnement présuppose le rôle premier de cette dernière. L'opposition avec la première, bien que plus camouflée, n'en existe pas moins : elle réside dans la reformulation implicite, effectuée par Marx, des termes de valeur et de valeur d'usage.

Au sens de la première optique, ces concepts possèdent une signification positive bien déterminée : la valeur est la quantité de travail incorporé, et la valeur d'usage, telle que cette notion apparaît dans la problématique des prix naturels et dans la déduction marxienne de la valeur-substance, n'exprime que l'aspect physique, qualitativement spécifique, concret, du produit du travail : l'objet-marchandise. On ne voit

15. Le concept de « valeur » (absolue) n'est à proprement parler utilisé que dans le *Capital*. La *Contribution* ne mentionne que la « valeur d'échange ». Nous verrons que cette troisième problématique n'est compatible qu'avec le concept de « valeur d'échange » ou avec celui de valeur pris au sens hégélien de « substance », ce qui rapproche alors ces termes.

pas en quoi, dès lors, ces aspects sont contradictoires. Afin d'être en mesure de les opposer, Marx leur confère implicitement un sens différent, ce qui lui permet de jouer ensuite sur les mots. Cette signification différente peut être dégagée de l'examen de la prétendue contradiction inhérente à la marchandise. Quels en sont les termes ?

La marchandise, affirme Marx, n'est pas immédiatement valeur, mais « doit le devenir ». D'un autre côté, elle n'est pas non plus immédiatement valeur d'usage, mais doit également le devenir. Ce qui permet à la marchandise de se réaliser comme valeur, c'est le procès d'échange. C'est ce même procès qui lui permet de se réaliser comme valeur d'usage. D'où la contradiction : l'échange, pour réaliser la valeur, suppose la réalisation préalable de la valeur d'usage ; mais la réalisation de la valeur d'usage suppose à son tour la réalisation de la valeur. Chaque problème supposant l'autre résolu, on s'engage dans un processus théorique de renvoi à l'infini d'une détermination à l'autre. Il est clair que, dans cette optique, les définitions précédentes de la valeur et de la valeur d'usage doivent être modifiées. La valeur d'usage désigne à présent un rapport d'utilité à une chose de la part de son possesseur. Quant à la valeur, plusieurs choix sont possibles suivant que l'on se rapporte à tel ou tel passage de Marx. Schématiquement, deux solutions s'offrent ici :

1. Ou bien la valeur ne désigne que la valeur anticipée, et le travail privé doit effectivement devenir général à travers l'échange : nous sommes alors ramenés à l'optique précédente et l'on ne saurait l'utiliser ici pour déduire la monnaie que cette optique suppose ;
2. Ou bien la valeur n'est pas la quantité de monnaie anticipée mais celle de toute autre marchandise que l'échangiste désire avoir en échange de la sienne. Cette signification est celle qui, à notre avis, doit être retenue dans cette troisième optique. Elle est susceptible d'être précisée de deux manières différentes : elle peut traduire le concept hégélien de valeur-substance (cf. § IV) ou bien une simple opération de troc. Ainsi définie, cependant, la valeur suppose l'abandon du concept marxien de substance (travail in-

corporé), et opère un retour à une conception plus ou moins subjective.

La résolution de la « contradiction » de la marchandise¹⁶, affirme Marx, crée la forme équivalent, dans laquelle la marchandise cédée prend la forme valeur « relative » et ne vaut que comme « valeur d'usage », alors que la marchandise reçue fonctionne comme équivalent particulier, représentant partiel et inadéquat de la « valeur ». La marchandise est ensuite mise en équation avec des quantités diverses de toutes les autres marchandises qui en forment de la sorte autant d'« équivalents » particuliers. Toute tentative effectuée pour dépasser un équivalent particulier en égalisant successivement la marchandise à toutes les autres, dans un mouvement de fuite à l'infini, s'avère vaine. Le passage à l'« équivalent général » est alors opéré par Marx au moyen du renversement de la série des équivalents : par suite, la première marchandise forme l'équivalent unique de toutes les autres.

L'interprétation de ce passage pose problème. Ici encore, il semble qu'il faille choisir entre les options suivantes :

1. Il peut s'agir d'un procès de réalisation progressive de l'élément d'universalité qu'est la valeur et qui réclame une expression adéquate à son concept : la monnaie.
2. Il peut également s'agir d'un procès subjectif de la part de l'échangeur qui considère sa marchandise comme l'équivalent général de toutes les autres. Des passages du *Capital* peuvent être apportés à l'appui de l'une comme de l'autre option.

Pour juger de tout ceci, il faut encore une fois opérer un retour à Hegel. La reformulation de la signification des termes de valeur et de valeur d'usage, en premier lieu, est en accord avec ce qui est dit dans les

16. Il est curieux qu'Henri Denis (1980, p. 149) aille jusqu'à parler de l'opposition entre la valeur et la valeur d'usage comme de la preuve de renoncement à une analyse hégélienne, alors qu'à notre avis elle la fonde.

*Éléments de la philosophie du droit*¹⁷. La contradiction opposant les deux concepts, cependant, est de Marx. Mais il n'est pas difficile de voir qu'elle est purement fictive : les réalisations de la « valeur » et de la « valeur d'usage », ainsi définies, ne peuvent s'opposer puisqu'ils ne constituent en réalité qu'une seule et même chose vue sous deux angles différents, la finalité de l'acte d'échange.

En deuxième lieu, les deux renvois à l'infini que nous avons rencontrés et qui forment respectivement les « contradictions » de la marchandise et de la forme équivalent développée (renvoi alterné de la réalisation de la valeur à celle de la valeur d'usage, et passage incessant d'une forme équivalent particulière à une autre) traduit la mise en œuvre par Marx d'un procédé tiré de la *Logique* de Hegel, et très précisément de ce qui y est désigné comme le « devoir être », ou la « fausse infinité » qualitative et quantitative¹⁸. Les « solutions » apportées par Marx aux « contradictions » dégagées sont dictées par cette mise en œuvre et il est intéressant de souligner que l'auteur y fait appel pour résoudre des difficultés réelles de l'analyse. Nous avons évoqué celle liée au troc. Il est aisé de voir que la déduction de la forme équivalent général est tout aussi formelle et peu satisfaisante. La première option renoue avec le concept hégélien de substance (ci-dessus, § IV) et relève d'une dialectique purement idéale : elle ne saurait posséder aucun caractère théorique de démonstration. Elle n'est, dans le meilleur des cas, qu'un mode d'exposition, et présuppose en fait ce à quoi elle veut aboutir (la monnaie). La seconde option ne résout pas plus le problème posé de la genèse théorique de la monnaie : chaque échangiste voulant que sa propre marchandise soit universellement acceptée par les autres, aucune marchandise en particulier ne peut

17. Cf. (1821), § 59 : « L'usage est cette réalisation de mon besoin par la transformation, la destruction, la consommation de la chose dont la nature dépendante se manifeste par là et qui remplit ainsi sa destination. » § 61 : « Puisque la substance de la chose pour soi, qui est ma propriété, est son extériorité, c'est-à-dire sa non-substantialité — car elle ne constitue, par rapport à moi, aucun but final en soi — puisque cette extériorité se réalise par l'usage ou par l'utilisation que j'en fais, c'est l'usage entier ou l'utilisation de la chose qui constitue la chose dans toute son étendue ».

18. Cf. notre étude (1979a).

ainsi devenir équivalent général si toutes doivent l'être simultanément. Si tous les échangistes tiennent le même raisonnement et inversent leurs séries développées d'équivalents, le processus nous mène à une situation finale identique à l'état initial.

En dernier lieu, on pourrait également montrer comment Marx, croyant avoir déduit la monnaie de la contradiction initiale, bâtit tout un système sur le mode de la dialectique conceptuelle hégélienne, faisant intervenir, là encore, pour la déduction du concept de capital à partir de celui de monnaie, les processus de « fausse infinité » (cf. 1979a).

VII

Les conclusions que nous nous croyons autorisé à tirer de ces quelques propos sont claires. Il n'y a pas, à notre avis, d'opposition binaire dans l'œuvre de Marx, entre l'économie et la philosophie, et, en opérant ce partage, Henri Denis nous propose de nouveau, sous une forme plus élaborée, l'idée d'une « coupure épistémologique » inachevée dont les critères d'appréciation auraient été inversés. Marx est un auteur suffisamment profond pour avoir assimilé les « influences » qu'il a choisi de recevoir, en les fondant de manière originale au projet qui lui est propre. Et les rapports avec tel ou tel auteur ne sont certainement pas à rechercher dans les passages les plus ouvertement parodiques. Les emprunts à Hegel, en particulier, sont plus précis et fondamentaux, mais aussi souvent beaucoup plus discrets, qu'on ne veut bien l'admettre habituellement. Ils ne relèvent pas d'une « application » mécanique de la *Logique*, car même dans le cas de la dernière optique, la plus ouvertement dialectique, Marx pensait sans doute mettre au jour des oppositions réelles, et non uniquement idéelles, d'un mode de production destiné à s'autodétruire. Le fait qu'il n'ait pas publié sa déduction dialectique du capital et du travail salarié, relevant trop ouvertement du mode d'application critiqué, nous confirme dans cette opinion.

Que la tentative de Marx ait échoué, nous l'admettons volontiers. Il y a cependant échec et échec. Celui-ci ne relève pas d'une maîtrise douteuse

d'emprunts de modèles successifs maladroitement combinés, mais d'une impossible alchimie entre trois directions complémentaires de la propre pensée de l'auteur. Cette constatation ne prétend pas, bien entendu, clore un débat : il devrait être possible, au contraire, de le poursuivre hors de l'ornière traditionnelle.

Références

Cavaillès, Jacques (1980), *Échange, production et repartition dans 'Le Capital' de Marx*, thèse de doctorat, Université de Paris X-Nanterre.

Colletti, Lucio (1969), *Il marxismo e Hegel*, Bari, Laterza ; trad. franç. partielle : Paris, Champ Libre.

Colliot-Thélène, Catherine (1979), "La logique du concret : idéalisme et matérialisme". Contribution aux journées organisées par la Internationale Hegel Vereinigung, 17-20 septembre, Fontenay-aux-Roses. À paraître dans les Actes du colloque.

Denis, Henri (1980), *L'« économie » de Marx : histoire d'un échec*, Paris : PUF.

Faccarello, Gilbert (1979a), *Travail, valeur et prix : une critique de la théorie de la valeur*, à paraître.

— (1979b), "Karl Marx et la problématique des prix naturels". À paraître dans la *Revue d'économie politique*, Paris : Sirey, 1981, n° 4.

Feuerbach, Ludwig (1839-1843), *Manifestes philosophiques*, Paris : UGE 10/18, 1973.

Hegel, Georg Wilhelm Friedrich (1821), *Principes de la philosophie du droit, au droit naturel et science de l'État en abrégé*, traduction française, Paris : Vrin, 1975.

d'Hondt, Jacques (sous la direction de) (1974), *La logique de Marx*, Paris : Presses Universitaires de France.

Mongin, Philippe (1977), *La critique de l'économie politique dans les 'Grundrisse' de Karl Marx*, Paris : Payot, à paraître.

Reichelt, Helmut (1970), *Zur logischen Struktur des Kapitalbegriffs bei Karl Marx*, Francfort sur le Main : Europäische Verlagsanstalt.

Roubine, Isaac I. (1927), "Abstrakte Arbeit und Wert im Marxschen System". Traduction allemande d'une conference tenue en langue russe, dans *Dialektik der Kategorien*, Berlin, Verlag für das Studium der Arbeiterbewegung, 1975, pp. 7-53.

— (1928), *Essais sur la théorie de la valeur de Marx*, Moscou, 3e ed., traduction française, Paris : François Maspero.